

Les multiples facettes de la personnalité de Jean-Martin Charcot

The many facets of the personality of Jean-Martin Charcot

par Sauveur BOUKRIS*

On connaît l'œuvre scientifique du Professeur Charcot sur les maladies neurologiques : sclérose en plaques, sclérose latérale amyotrophique, ses travaux sur l'hystérie. Mon propos est de préciser les différentes facettes de la personnalité de Charcot, qui vont conditionner son œuvre scientifique. C'est un homme de fidélité, un homme de défis et d'innovation, un homme de réseaux.

Charcot, homme de fidélité

Il est fidèle à son collègue, Alfred Vulpian (1826-1887). C'est durant leur internat qu'ils font connaissance et vont se lier d'amitié. Ils vont développer pendant des décennies une collaboration scientifique étroite et fructueuse. Ensemble, ils vont travailler à l'hôpital Salpêtrière et décrire la sclérose en plaques et la sclérose latérale amyotrophique. Ce sont deux jeunes hommes ambitieux. Ils seront complices et seront unis comme deux frères durant des années, se soutenant mutuellement, s'encourageant, s'aidant dans leurs carrières et promotions. Des liens fraternels et professionnels vont

Séance du 19 mai 2023

* expertiseboukris@gmail.com

leur permettre de réaliser des avancées médicales importantes.

Ils ont des points communs. Ils sont tous les deux nés à Paris, l'un le 5 janvier 1826, l'autre le 29 novembre 1825. Ils sont tous les deux internes à l'hôpital de la Pitié, juste à proximité de la Salpêtrière, et présentent leurs thèses de doctorat, à quelques mois d'intervalle, Charcot en mars 1853 sur la goutte, et Vulpian en juillet sur l'origine des nerfs crâniens. En 1857, Vulpian sera nommé médecin des hôpitaux, un an après Charcot. Ils sont si proches dans leurs origines et leurs parcours professionnels, que le *British Medical Journal* les appelle les frères jumeaux ou les Castor et Pollux de la physiologie expérimentale et de la pathologie¹. Élu à l'Académie des sciences en 1812, Vulpian abandonne la Chaire d'anatomopathologie, qu'il a obtenue en 1868, pour occuper celle de la pathologie expérimentale. Ce sera Charcot qui sera son successeur à ce poste. De plus, élu à l'Académie des sciences, Alfred Vulpian soutient la candidature de Charcot.

En 1887, à la mort de Vulpian, lors des funérailles le 21 mai, c'est Charcot qui prononce un discours au nom de l'Académie des sciences :

« ... le deuil que nous portons tous ici m'est un deuil trop personnel pour que je n'ai point quelque peine à rassembler mes forces et à dominer le sentiment de profonde affliction que j'éprouve. Je le rencontrais pour la première fois il y a 37 ans de cela, à l'hôpital de la Pitié où nous venions l'un et l'autre exercer les fonctions d'interne. Parisiens tous les deux, nous entrions dans notre 25^e année, une parfaite communauté de sentiments, d'idées, de tendance et jusqu'aux difficultés de l'existence qui étaient communes, nous avait bien vite rapproché, ce fut pour la vie. »



Fig. 1 - *Jean Martin Charcot.*



Fig. 2 - *Alfred Vulpian (1826-1887).*

Charcot est aussi fidèle à l'hôpital de la Salpêtrière. Il y restera près de 30 ans. Il a commencé sa carrière de chef de service en 1862, et la finit en 1893. À cette époque, l'hôpital Salpêtrière est un ensemble de 31 hectares qui regroupe plus de 5 000 personnes, 2 600 indigentes, malades épileptiques et des non-aliénées. C'est un hospice de la vieillesse pour femmes. Ce sont des femmes de plus de 70 ans, veuves ou célibataires qui exercent des petits métiers (lingères, costumières, repasseuses, marchandes des quatre saisons, etc.), et sont atteintes de maladies comme la pneumonie, la tuberculose, d'affections cardiovasculaires, d'hémorragies cérébrales. Cet hospice de la vieillesse pour femme est pour Charcot :« ... un musée pathologique vivant et un grand asile qui renferme une population de 5 000 personnes, des incurables admises à vie, des sujets de tous les âges affectés de maladies chroniques de tout genre qui ont pour siège le système nerveux. C'est une métropole de la misère nerveuse. »

C'est dans ce lieu glauque et sordide que Charcot va découvrir les maladies neurologiques, et fera de son service le premier centre mondial des maladies nerveuses.

Charcot est aussi fidèle à sa surveillante générale, Marguerite Bottard (1822-1910), qu'on surnomme la Bourguignonne de la Salpêtrière, ou maman Bottard, ou Botbot. Elle est née le 29 janvier 1822 à Charny, en Bourgogne, dans une famille de pauvres paysans. Ses parents ont quinze enfants, et elle est la quatrième de la fratrie.



Fig. 3 - *Marguerite Bottard*
(1822-1910).

Alors qu'elle travaillait dans les champs, la jeune Marguerite s'occupe de ses jeunes frères et sœurs. À l'âge de dix-huit ans, elle quitte son village natal, monte à Paris, rejoint sa sœur qui occupe un poste de domestique chez l'économe de l'hôpital de la Salpêtrière. Grâce à son entremise, elle est embauchée comme fille de salle dans cet établissement. Nous sommes le 12 janvier 1841, et à cette époque, les soins étaient réalisés par des religieuses. Le corps des infirmières n'existait pas. Elle est nommée suppléante soignante. Elle occupera cette fonction pendant plus de dix ans, mais on remarque déjà son profond dévouement, son attachement à son service, son abnégation sans faille.

Toujours souriante, toujours sereine, à la fois bienveillante et ferme, elle seconde Jean-Martin Charcot. Elle intervient auprès de lui lorsque le service ne marche pas. Elle arrange les petites querelles et les rivalités entre élèves. Elle est omniprésente dans le service. Il peut compter sur elle. Elle est admirative devant son patron et lui sera dévouée tout au long de la vie du maître de la Salpêtrière.

Enfin, fidélité à son épouse, Augustine Victoire. C'est une jeune veuve, mère d'une fille âgée de dix ans, et héritière de la maison de couture de son grand-père maternel, le tailleur, Laurent-Richard. Elle sera, durant trente ans, une épouse dévouée. Elle admire passionnément son mari. Selon les témoignages, Madame Charcot est une femme intelligente et

dévouée, vraie femme de savant, attentive à lui éviter tout souci matériel, à écarter de lui tout ce qui pouvait troubler son travail. Elle lui donnera 2 enfants, dont Jean-Baptiste, qui sera médecin et grand navigateur.



Fig. 4 - Jean Martin Charcot et sa femme.

Charcot, homme de défis et d'innovation

Il se lance le défi de décrire l'hystérie, de la considérer comme une maladie neurologique, de lui trouver une lésion anatomique et de proposer un traitement. Charcot est convaincu que l'hystérie est une maladie neurologique comme une autre, et en appliquant sa méthode anatomo-clinique, il va tenter de chercher une explication physiologique à cette affection.

Les contemporains de l'époque, et ses détracteurs se demandent bien pourquoi Charcot vient s'intéresser à cette névrose, jusque-là liée au camp des aliénistes qu'ils méprisent tant. Pourquoi est-il passé du coq-à-l'âne, de ses descriptions cliniques magistrales des maladies neurologiques comme la sclérose en plaques ou la sclérose amyotrophique, à des convulsions de jeunes femmes mal expliquées.

Lorsque Charcot commence sa carrière de médecin en 1850, l'hystérie n'est pas très bien intégrée à la science médicale. Elle n'a pas acquis le statut de sujet médical et scientifique respectable. Sa définition est embarrassante,

aussi bien pour les médecins que pour les malades, et cette affection reste une énigme. Pourtant, entre 1850 et 1860, le sujet d'hystérie devient un sujet d'intérêt croissant pour les médecins parisiens. Le nombre de thèses consacrées à ce sujet augmente de 30 % par rapport aux deux décennies précédentes. Deux cliniciens notoires contribuent à ce développement, Charles Lasègue (1816-1883) et Paul Briquet (1796-1881).

Charcot se lance dans la symptomatologie de l'hystérie et de ses thérapeutiques ; pourtant Charles Lasègue a toujours pensé que : « la définition de l'hystérie n'a jamais été donnée et ne le sera jamais. Les symptômes ne sont, ni assez constants, ni assez conformes, ni assez égaux en durée et en intensité, pour qu'un type même descriptif puisse les comprendre tous. »

Paul Briquet va publier son traité clinique et thérapeutique de l'hystérie, et précise que cette maladie est « gouvernée par aucune loi, par aucune règle. ». Il écrit : « ce n'était pas les théories qui manquaient, mais bien les faits ; il fallait donc étudier ces derniers, ce que je fis. Je recueillis l'observation de tous les malades atteints d'hystérie qui se présentèrent dans mes salles, quels qu'ils fussent. Leurs antécédents, leurs états actuels, le résultat du travail seront enregistrés. Les assertions des auteurs, relativement aux grandes données de l'étiologie, furent également soumises au contrôle de l'observation ».

Et il développe l'idée selon laquelle : « ... l'hystérie est une névrose de l'encéphale, dont les phénomènes apparents consistent principalement dans les perturbations des actes vitaux qui servent à la manifestation des sensations affectives des patients. »

C'est à partir des travaux de Pierre Briquet que Charcot va décrire les différentes phases de l'hystérie avec l'état cataleptique, l'état léthargique, l'état somnambulique.

Mais Charcot va se lancer aussi un autre défi. Selon lui, il existe un traitement de l'hystérie. À l'époque, on traitait les épileptiques au Bromure de Potassium, pourquoi pas les hystériques. C'est ainsi que Victor Burq consacre sa thèse au traitement de l'hystérie par l'application cutanée de différents métaux par voie externe.

La Société de biologie, présidée par Claude Bernard, constitue une commission composée de Dumontpallier, de Luys et de Charcot, pour examiner la réalité des phénomènes de la métalloscopie. Pour les membres de la commission, l'action des plaques métalliques est indubitable. Les métaux et les aimants produisent ou font cesser chez les hystériques les contractures, les troubles visuels, l'hémianesthésie. C'est ainsi que Charcot découvre que de nombreux agents peuvent faire disparaître les symptômes.

Il comprend que la métallothérapie offre à son école l'occasion d'introduire une dimension expérimentale et concrète dans ce qui n'est, jusqu'à présent, qu'une description clinique de l'hystérie. Il découvre que de nombreux agents peuvent faire disparaître les symptômes, et il les appelle les agents hystérogènes, et se concentre sur les aimants.

Mais très vite, Charcot abandonne la métallothérapie au profit de l'électrothérapie. Pour cela, il va créer un laboratoire d'électrothérapie, qui deviendra le service centre d'électrodiagnostic et d'électrothérapie de la Salpêtrière. Il le confiera au docteur Romain Vigouroux. Ce département recevra quotidiennement des centaines de malades, et tout le monde s'intéresse à cette innovation.

Dans le journal *Le Monde Illustré* du 14 août 1887, on décrit le service d'électricité du Professeur Charcot : « ... une salle aux deux rangées de gradins sur lesquels s'assoient par fournée les arrivants ; à l'un des bouts de la pièce, à côté de la petite table où se tient le Docteur Vigouroux, sont 2 machines électriques qui marchent en permanence ; un interne, ayant en main des bâtons magnétiques pourvus d'une chaîne qui traîne par terre, passe entre les gradins et décharge sur chaque malade des étincelles, celui-ci les reçoit à la tête, celui-là au dos, un autre à la cuisse. Diabète, rhumatisme, paralysie, n'importe quelle affection vient se faire soigner là. Le système a d'ailleurs un tel succès que l'on installe d'autres jeux de machine électrique pour suffire à l'accroissement et à l'importance du service. C'est ainsi qu'entre 1877 et 1889, Charcot expérimente les effets des métaux puis des aimants et de l'électricité. »

C'est dans cette perspective, et son goût de l'innovation, que Charcot va avoir recours à l'hypnose. Ses travaux sur l'hypnose en feront en partie sa renommée, et il rentrera dans la postérité à travers le tableau d'André Brouillet, une leçon clinique à la Salpêtrière, où la patiente Blanche Wittman est représentée comme évanouie.

Pour illustrer ses travaux, Charcot va recourir à une autre innovation, la photographie. Et grâce aux travaux de Magloire de Bourneville et de Paul Regnard, il va créer un laboratoire de photographie de la Salpêtrière qui va répondre à la nécessité de conserver des images des manifestations hystériques. Ce qui donnera lieu à la publication de l'iconographie photographique de la Salpêtrière et qui fait dire à Bernard Marquer : « la photographie aurait réalisé pour Charcot ce que le microscope avait permis à Pasteur. »²

Autre défi lancé par Charcot, au-delà de l'hystérie, est le thème du névropathe voyageur et du juif errant. En effet, dans sa leçon du 15 novembre 1887, leçon du mardi, Charcot déclare : « ... les Sémites ont le privilège de

présenter, à un degré considérable, tout ce qui peut inventer l'arthritisme, tout ce que peut inventer la névrose, et ce serait un travail fort intéressant à faire que d'étudier spécialement les maladies d'une race aussi originale que cette race des Sémites, qui a joué un si grand rôle dans le monde, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. »

Dans sa leçon du 19 mars 1889, Charcot reprend l'histoire du dénommé Klein, israélite hongrois :

« ... le fait qu'à l'exemple des névropathes voyageurs dont j'ai déjà parlé, il est mû constamment par un besoin irrésistible de se déplacer, de voyager, sans pouvoir se fixer nulle part. C'est ainsi que depuis trois ans, il ne cesse de parcourir l'Europe à la recherche de la fortune qu'il n'a pas encore rencontrée, et la maladie les a accompagnés partout. Ils ont fui leur pays pour échapper à l'une ou à l'autre, ce cas n'est pas isolé. Et nous avons été amenés à retrouver plusieurs exemples analogues parmi les israélites cosmopolites qui viennent faire halte à la Salpêtrière. C'est toujours la même histoire, c'est à peu près toujours la même figure. Chaque année, on voit se présenter à la clinique, de pauvres diables misérablement vêtus, leurs faces amaigries, aux rides profondes et tristes, une histoire pleine de douloureuses péripéties, et si on ne les interrompt pas, il semble que jamais on n'en verrait la fin. Nés bien loin, du côté de la Pologne ou dans le fond de l'Allemagne, dès leurs enfances, la misère et la maladie les ont accompagnés partout. Ils ont fui le pays natal pour échapper à l'une et à l'autre. Comment ont-ils vécu pendant ces longs voyages : rarement de leur travail. Ils ne savent ou ne peuvent pas travailler. La charité publique et surtout les sociétés philanthropiques juives ont subvenu, de ville en ville, aux plus pressants besoins, presque tous ces israélites sont des neurasthéniques renforcés, dressant la liste de leurs souffrances et s'attardant à la lecture des sensations obsédantes qu'ils ont méticuleusement analysées et mis en note : maux de tête tenaces, digestion pénible, insomnie persistante, douleurs erratiques dans le dos et les membres, etc. Plusieurs, franchement hystériques, ont des attaques classiques suivies parfois d'hémiplégie et d'hémi-anesthésie, qu'une émotion, un traumatisme, font apparaître ou disparaître. »

C'est ainsi que Charcot va confier à son interne et élève, Henri Meige de préparer une étude sur la pathologie des juifs. C'est ainsi que dans la thèse de Henri Meige datée de 1893, « études sur certains névropathes voyageurs, le juif errant à la Salpêtrière, » thèse présidée par Charcot, quelques semaines avant sa mort, il précise : « ... n'oubliez pas qu'ils sont juifs et qu'il est dans le caractère de leur race de se déplacer avec une facilité extrême. Chez eux nulle part et chez eux partout. Toujours à l'affût des choses neuves et

toujours enseignées de bonheur grâce à leurs relations cosmopolites, on les voit venir de tous les coins du monde pour consulter les médecins en renom ... En plus, étant israélites, ils sont particulièrement exposés à toutes les manifestations de la névrose. C'est chose remarquable que la grande fréquence des maladies nerveuses dans la race juive. »

Le Docteur Meige reprend le thème du mythe du juif errant qui n'est, selon lui, qu'« une sorte de prototype des israélites névropathes pérégrinant de par le monde. » C'est ainsi qu'Henri Meige et Jean-Martin Charcot ont créé d'une certaine manière la pathologisation des juifs. Ils ont l'idée que le juif est atteint d'un trouble mental lié à sa migration.

Le mythe du juif errant est devenu un thème antisémite que va reprendre Édouard Drumont, auteur du pamphlet « la France juive, essai d'histoire contemporaine », publié en 1894. La mobilité, l'errance sont des constantes du peuple juif en exil, nomade, vagabond, venant de nulle part. Cette métaphore ambulante est perçue comme une menace répondant le mal et l'épidémie sur son passage. À la fin du XIX^e siècle, cette légende du juif errant est bien ancrée dans l'esprit populaire et reste tenace dans la culture des classes moyennes et même d'une certaine élite. Peut être, à son insu, le professeur Charcot a apporté une caution scientifique associant clinique et légende, qui a été récupérée par certains.

Charcot, homme de réseau

Très vite, Jean-Martin Charcot a compris que dans le Paris du XIX^e siècle, les relations et le carnet d'adresses sont des éléments nécessaires, voire indispensables, pour gravir les échelons et satisfaire son ambition. La première personnalité qui va lui servir de marchepied dans sa carrière est le Professeur Pierre François Olive Rayer. Cette rencontre de Charcot avec le Professeur Rayer va lui être déterminante pour son avenir. Le jeune Charcot a fait son stage chez le Professeur Rayer durant ses années d'internat ; mais au-delà, son patron va devenir son protecteur et son mentor.

Le Professeur Pierre-François-Olive Rayer n'est pas n'importe qui. Il est le médecin personnel du Président de la République, Louis Napoléon Bonaparte, futur empereur Napoléon III. Il est aussi le fondateur de la Société de biologie, et jouit d'une grande autorité et d'une grande influence.

Le Professeur Rayer est né le 7 mars 1793 à Saint-Sylvain, près de Caen, où il a désormais sa rue. Fils de paysans, il étudie la médecine à Paris ; et jeune externe, il se porte volontaire en 1812 pour aller soigner les tuberculeux à Dijon. Très vite, il se fait connaître pour son courage et sa détermination. Il passe l'internat en 1813 et soutient sa thèse en 1818. Semble-t-il, il

fut écarté de l'agrégation pour avoir épousé une protestante, et il ne devient que médecin des hôpitaux. Dans son service, il n'accepte que les internes qui souhaitent travailler et étudier, participer à ses recherches. La liste de ses élèves étudiants est riche. On compte Emile Littré, Louis Brown-Séguard, Camille Berthelot, Claude Bernard et bien sûr Jean-Martin Charcot.

Le Professeur Rayer a toujours facilité le début de carrière de ses étudiants ; et d'une grande générosité, il les aidait dans leurs travaux et dans leurs promotions, les encourage et même parfois les soutient financièrement. Rayer a tous les traits

d'un bienfaiteur. Il participera à la création de l'Association générale des médecins de France, une association toujours présente qui défend les intérêts des médecins.

Puis en 1848, Pierre Rayer fonde avec Claude Bernard et Charles Robin la Société de biologie. C'est une société savante qui réunit des personnalités qui échangent entre elles des idées et publient des articles. On y rencontre des médecins, des physiologistes, des chimistes, des physiciens. Lorsque le Pierre Rayer en devient Président à vie, Charcot en sera le secrétaire. C'est là qu'il rencontre des hommes prestigieux comme Claude Bernard, Émile Littré, Paul Bert.

Plus tard, lorsqu'il obtient son titre de chef de clinique, le Docteur Charcot se lance dans l'exercice de la médecine libérale. Il est âgé de moins de 30 ans, et il demande conseil à son maître Rayer qui l'encourage à ouvrir un cabinet dans le 9^e arrondissement, arrondissement d'un quartier bourgeois et celui des affaires. Le jeune Charcot s'installe à la rue Laffitte, non loin de la bourse des grands magasins, au centre de la capitale et du Palais Brongniart. La légende raconte que le Professeur Rayer lui présente un patient, Benoit Fould, qui appartient à la famille Fould, banquier d'affaires. Le jeune Charcot entre dans le cercle familial de Fould et côtoie le jeune Benoit, avec lequel il va faire un voyage en Italie en raison d'une fatigue intense liée à un état dépressif. Ce « voyage thérapeutique » lui sera bénéfique grâce à la proximité avec la famille, sa clientèle se développe. Il va fréquenter des hommes influents et va côtoyer des hommes de pouvoir.



Fig. 5 - Professeur Rayer
(1793-1867).

De plus, le Professeur Rayer va permettre à Charcot d'être nommé à l'agrégation. Nous sommes à 1860, le Président du jury est le Professeur Pierre Rayer. Comme à l'accoutumée, on pioche un morceau du papier et le sujet à l'oral porte sur les hémorragies intestinales. Le docteur Charcot, piètre orateur, souvent timide, mauvais à l'oral est dérouté. Il connaît mal la question. Il bafouille. Il s'embrouille dans son exposé. Il met un terme à son intervention avant la fin du traitement qui lui est accordé et descend de l'estrade. C'est alors que le Président du jury, son protecteur, lui précise : « *Restez Monsieur Charcot* ».

Rayer veut le rattraper et prend l'initiative de lui poser une deuxième question, cette fois-ci en pneumologie. C'est un sujet que Charcot connaît bien en raison des multiples autopsies qu'il a réalisées pour préparer un mémoire sur les maladies des poumons. Le jeune Charcot récite son cours, expose ses connaissances et termine son oral avec brio. Il est reçu à l'agrégation. Incontestablement, le Professeur Rayer l'a aidé ; ce qui fait dire à Léon Daudet, qui sera l'externe de Charcot et le camarade de son fils Jean-Baptiste : « Voilà les abominables et incessants passe-droits auxquels donnent lieu les concours, cérémonies fallacieuses, réglées d'avance. »³

Enfin, lorsque le Professeur Rayer deviendra Doyen de la faculté de médecine de Paris, il recommandera à de multiples reprises Charcot. Rayer aura introduit son élève dans le monde scientifique, universitaire, mondain de la capitale.

La deuxième personne qui jouera un rôle important dans la carrière du Maître de la Salpêtrière, c'est Désiré-Magloire de Bourneville. On le surnomme le mamelouk de Charcot. Né le 21 octobre 1840 à Garencières, petit village de Normandie. Bourneville a la particularité d'être médecin, journaliste et homme politique. Il a toujours associé médecine et écriture. Il fonde une revue, *le Progrès Médical*, en 1873. C'est une publication originale, car elle est ouverte aux idées nouvelles et diffuse les connaissances de la science médicale.

Le Progrès Médical se fait l'écho des expériences et des observations nouvelles de la Société de biologie, symbole de la jeune médecine d'avant-garde. Charcot fait partie du comité de rédaction. Pendant près de 10 ans, la collaboration entre Charcot et Bourneville s'avéra fructueuse. C'est dans cette revue que le maître de la Salpêtrière va publier ses leçons sur l'hystérie. Mais Magloire de Bourneville est aussi un homme politique, et va aider Charcot à la création du Centre mondial de neurologie.

Toujours dans ce souci de développer des relations, Charcot acquiert un hôtel particulier au 217 boulevard Saint-Germain. Cet hôtel particulier est

un lieu somptueux. C'est une succession d'une dizaine de pièces ouvertes sur une cour et un jardin, des salons magnifiques. On a décrit cet hôtel particulier comme un véritable musée de trésors artistiques. Des immenses tapisseries ornent les murs, une cheminée du grand salon, une pendule en bronze d'orée et ornée d'allégories de la prospérité. Il y a des porcelaines de Sèvres, des peintures hollandaises, des tapis, des marbres, des vases, des paires de candélabres, des céramiques, des gravures qui remplissent les nombreuses pièces. Il existe aussi une



Fig. 6 - *Désiré-Magloire Bourneville* (1840-1909).

grande bibliothèque à deux étages, où sont rangés des livres de Rabelais, Molière, Dante, Shakespeare. C'est dans ce lieu que Charcot va examiner ses patients, dans son cabinet de travail. Ce qui fait dire à Léon Daudet : « c'est la cour des miracles pathologiques logée dans un décor de Victor Hugo. Des millionnaires allemands, russes, américains, polonais, anglais et turcs viennent chercher dévotement aux pieds du roi des neurologues, leurs ordonnances de Bromure, de noix vomiques ou de l'eau de Lamalou. »

C'est donc dans ce lieu magnifique que Charcot et son épouse, Augustine, vont lancer des invitations pour recevoir des personnalités du monde médical, artistique, politique. Leurs relations sont très diverses et très éclectiques. On y côtoie aussi bien des médecins, Gilles de la Tourette, Charles Féret, des hommes de lettres comme Jules Claretie, Paul Arène, Philippe Burty, critique d'art, Alphonse Daudet, Théodore de Banville, des artistes comme Charles Garnier, l'architecte de l'opéra, Aimé Dalou, Eduardo Tofano, Alexandre Falguière, Henri Cernuschi, banquier et collectionneur d'arts, mais aussi des hommes politiques comme le Préfet Poubelle, des ecclésiastiques, le Cardinal Lavigerie, l'Empereur du Brésil, le Bey de Tunis, Les Grands Ducs de Russie, Waldeck-Rousseau. Ce lieu va devenir un lieu d'influence, comme le sont les salons mondains de l'époque. C'est là qu'il rencontre Léon Gambetta, qui va lui permettre d'ouvrir le premier centre mondial des maladies neurologiques. C'est grâce à l'intervention de Léon Gambetta que l'on va créer la première Chaire mondiale du système nerveux à l'hôpital Salpêtrière.

En conclusion, Charcot est un homme d'une grande modernité. Avec son talent clinique, il a su « médiatiser » ses travaux, et grâce à ses relations, il est devenu « people. » C'est une personnalité complexe, faite à la fois d'autorité

et d'ouverture d'esprit, d'orgueil et de simplicité, d'ambition personnelle et d'innovation au service de la médecine. Ses différentes facettes lui ont permis d'acquérir une notoriété internationale.

RÉSUMÉ

La personnalité de Jean Martin Charcot est complexe et multiples. Il est l'homme de la fidélité, de l'innovation et de réseau. Fidèle à l'Hôpital de la Salpêtrière, à son collègue Alfred Vulpan, et à sa surveillante Marguerite Bottard. Pendant 30 ans, il a innové en utilisant l'électrothérapie, l'hypnose, la photographie au profit de son œuvre scientifique. Grâce à Léon Gambetta, il a transformé son service d'hospice en premier centre mondial des maladies neurologiques.

SUMMARY

The personality of Jean Martin Charcot is complex and multiple. He is the man of loyalty, innovation, and network. Loyal to the Salpêtrière Hospital, to his colleague Alfred Vulpan, and to his supervisor Marguerite Bottard. For 30 years, he innovated by using electrotherapy, hypnosis, and photography for the benefit of his scientific work. Thanks to Léon Gambetta, he transformed his hospice service into the world's first center for neurological diseases.

Ouvrages consultés

- BONDUELLE M., GELFAND T., GOETZ C.G., *Charcot un grand médecin dans son siècle*, Éd. Michalon, Paris, 1996.
- BANNOUR W., *Jean-Martin Charcot et l'hystérie*, Éd. Métailié, Paris, 1992.
- MATARD-BONNUCI M.A., *ANTISÉmythes : l'image des juifs entre Culture et Politique (1848-1939)*, Nouveau monde Édition, Paris, 2005.
- THUILLIER J., *Monsieur Charcot de la Salpêtrière*, Éd. Robert Laffont, Paris, 1993.

NOTES ET RÉFÉRENCES

- 1) *British medical Journal* du 16 novembre 1872, Special Correspondence, p. 567, Paris, *from our ons correspondent*
- 2) MARQUER B., *Les Romans de la Salpêtrière*, Droz, Genève, 2008.
- 3) DAUDET L., *Souvenirs et polémiques*, Éd. Robert Laffont, Paris, 1993, p. 182.